

CHAPITRE 2

La passion du Canadien sur la ligne rouge : entre la foi et l'idolâtrie*

Olivier Bauer

« Tous les *fidèles* de la *Sainte-Flanelle*, ceux qui écoutent *religieusement* le hockey du Canadien, espéraient une saison *miraculeuse*, mais elle se transforma en *calvaire*, en *chemin de croix*, en *descente aux enfers*. Les *idoles* jouèrent sans *âme* et ceux qui faisaient leur *baptême* dans la Ligue nationale de hockey eurent beau se démener *corps et âme* pour rester *dans les bonnes grâces* du *grand Manitou*, ils furent parfois *sacrifiés* quand on ne les obligea pas à partir sous d'autres *cieux*. La tâche de Jacques Martin était *herculéenne*. *Jesus Price* fut *crucifié*, *frère André* connut le *purgatoire* et même *Plekanec* fut *cloué* sur le banc. Heureusement, *Halak* fut un *sauveur*, *Cammalleri* finit par *exorciser ses démons*, par *ressusciter* pour *prêcher* par l'exemple et jouer comme un *dieu*. Mais il n'y eut pas de solution *miracle* – les points ne tombent jamais du *ciel*! – et le coup de *grâce* fut de perdre contre ces *satanés Devils*. Ce revers faillit *sonner le glas* des espoirs des *Glorieux*. Espérons que le repos soit *salutaire*, que l'an prochain, nous puissions *louer* les joueurs, qu'ils ramèneront enfin le *Saint-*

* Ce chapitre est la traduction française d'un exposé intitulé « Habs' passion : on the thin red line between faith and idolatry », présenté lors du colloque « Hockey on the Border. An International Scholarly Conference », à Buffalo, le 4 juin 2010 et aux « Summer Literary Seminars », à Montréal, le 22 juin 2010 ; il a été publié dans Bauer, Olivier, *Hockey as a Religion. The Montreal Canadiens*, Common Ground, 2011.

Graal, le calice d'argent dans *la Mecque* du hockey et qu'ils figureront au *Temple* du Hockey, au *panthéon* des sports de glace pour l'éternité. *Inch'Halak!*»

Le Canadien : une religion au Québec

Ce texte, presque intégralement composé à partir d'expressions trouvées dans des médias – radio, télévision, journaux, sites Internet –, démontre, s'il en était besoin, qu'à Montréal comme au Québec, le Canadien n'est pas seulement un club de hockey, pas seulement une entreprise de divertissement, pas seulement un phénomène culturel, pas seulement un fait social. Pour certaines personnes, dans certaines circonstances, il semble remplir les fonctions d'une religion. Mais l'est-il vraiment? Il faut être rigoureux et vérifier à l'aune d'une définition de la religion, si le Canadien y répond. La religion, c'est donc :

La relation des êtres humains avec ce qu'ils considèrent comme saint, sacré, spirituel ou divin. On estime en général qu'une religion consiste en une relation personnelle avec Dieu, avec des dieux ou avec des esprits. Le culte est probablement l'élément fondamental d'une religion; mais les croyants, les fidèles, les sages en matière de religion et les écritures estiment qu'une vie religieuse implique aussi de se comporter moralement, de croire fidèlement et de participer aux institutions religieuses¹.

L'élément essentiel d'une religion me semble être ici cette « relation personnelle avec Dieu, avec des dieux ou avec des esprits ». Dans l'introduction à l'ouvrage collectif que j'ai codirigé sur le thème de la religion du Canadien, j'avais conclu, un peu trop rapidement, qu'il manquait au Canadien « fondamentalement et définitivement, une référence explicite et assumée à une Transcendance, à un Dieu, à une Divinité, à un Ultime quel qu'Il ou qu'Elle soit² ». J'aurais dû savoir qu'en matière de religion, rien n'est jamais définitif. De fait, il y a bel et bien des dieux dans le hockey et la religion du Canadien est un moyen d'entrer en relation avec eux.

1. Notre traduction de l'article « Religion », dans l'*Encyclopædia Britannica Online*, www.britannica.com (site payant).

2. Bauer, Olivier et Jean-Marc Barreau (dir.), *La religion du Canadien de Montréal*, Montréal, Fides, 2009, p. 29.

Les dieux du hockey

Quand des Québécois francophones commentent une partie de hockey, ils ont tous la même curieuse habitude de donner vie à la rondelle. La rondelle sautille; elle bondit; elle dévie; elle finit par rouler en faveur de l'une ou l'autre des équipes.

Sans accorder trop de valeur à une telle expression – ce pourrait n'être qu'un cliché ou un tic de langage –, j'aimerais la prendre au sérieux et considérer que, au moins pour les journalistes sportifs, la rondelle a une vie qui lui est propre. Il arrive qu'elle échappe au contrôle des joueurs, qu'elle se libère des lois physiques de la gravité et de la friction. Ainsi, quand la rondelle dévie par-dessus la baie vitrée, c'est toujours accidentellement. Mais qu'est-ce que cela veut dire au juste? Je n'envisage que deux réponses possibles: soit la rondelle agit par elle-même, soit elle est manipulée par quelque puissance supérieure, le destin ou les dieux du hockey. Et à Montréal, ces dieux ont un nom. On les appelle les Fantômes du Forum, des fantômes que sont devenus Howie Morenz, Maurice Richard, Patrick Roy et les quatorze autres joueurs qui ont permis au Canadien de remporter ses vingt-quatre coupes Stanley – toutes dans son ancienne patinoire du Forum – et dont le Canadien a retiré les chandails.

Mais considérez ce que cela implique. Si la rondelle était animée, si elle se déplaçait sous le contrôle d'un être supérieur, alors, jouer au hockey demanderait plus que du talent, plus qu'un entraînement sévère et une vie saine – qui seraient en quelque sorte la « conduite morale » requise dans une religion –, plus qu'une riche franchise – qui remplirait la fonction d'une « institution religieuse » – et plus qu'un propriétaire généreux, plus qu'un directeur général avisé, plus qu'un entraîneur compétent – trois « sages en religion ». Toutes ces qualités humaines seraient évidemment nécessaires. Mais elles ne seraient pas suffisantes.

Et pour preuve, il suffit de se rappeler que la même équipe, avec les mêmes joueurs et le même entraîneur, avec le même matériel et dans la même patinoire, peut gagner aisément un soir et perdre lamentablement le lendemain. Glorieuse incertitude du sport! S'il existe des dieux du hockey, gagner requerrait alors que les partisans croient en leur équipe, quoi qu'il arrive – voici l'« orthodoxie croyante » – et qu'ils regardent les parties – ce serait leur « participation au culte ». Mais, et c'est à cette condition que le Canadien deviendrait une religion, il faudrait faire encore

plus. Pour remporter des rencontres et des trophées, les joueurs, les entraîneurs, les dirigeants et les partisans devraient entretenir cette « relation personnelle à Dieu, aux dieux ou aux esprits », célébrer un être supérieur qui pourrait être la rondelle elle-même – pensez seulement aux joueurs ou aux partisans qui gardent précieusement la rondelle de leur premier but ou d'un match important –, les Fantômes du Forum ou le Dieu de n'importe quelle religion plus traditionnelle.

Si la rondelle est animée ou si elle est contrôlée par un être supérieur plus ou moins bien défini, il devient facile de comprendre le comportement des joueurs, des entraîneurs, des dirigeants et des partisans, leurs superstitions, leurs rites, leurs prières, voire leurs manies. C'est qu'ils essayent de contrôler la rondelle, de la faire « rouler du bon côté » – qui est forcément toujours le leur et celui de leur équipe. Ils tentent de réduire la part d'aléas. Ils essaient d'écarter les mauvais sorts et de s'attirer les faveurs de l'être supérieur, *mysterium fascinans et tremendum*, fascinant et terrifiant, comme tout ce qui est sacré. Comme dans tous les rites, ils veulent donner un peu afin de recevoir bien plus, selon le principe du *do ut des* ou du don et du contre-don³.

État de grâce

Comme Jésus a été transfiguré, comme les mystiques peuvent atteindre l'extase et l'épéctase, comme les bouddhistes peuvent atteindre le Nirvana, comme les hindous peuvent fusionner avec les pieds de Shiva, les sportifs peuvent être « dans la zone », « avoir les *bounces* » et vivre des moments où tout leur réussit, où rien ne semble plus impossible.

Patrick Roy – saint Patrick dans la religion du Canadien – a fait l'expérience d'innombrables moments d'exception. Mais il en est un différent de tous les autres. Le 11 avril 1986, le gardien québécois avait à peine 20 ans et il vivait sa première saison avec le Canadien. Il jouait contre les Rangers au Madison Square Garden à New York, la troisième rencontre de la finale de Conférence. La partie était égale – 1 à 1 – à la fin du temps réglementaire. Au cours de la prolongation, le jeune gardien arrêta tous

3. Van der Leeuw, Gerardus, *La religion dans son essence et ses manifestations*, Paris, Payot, 1955 ; Mauss, Marcel, *Essai sur le don*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.

les tirs qui lui étaient adressés et le Canadien remporta la victoire par deux buts à un. Roy se rappellera cette partie-là toute sa vie. Vingt-deux ans plus tard, au moment où le Canadien retirait son maillot, il déclarait dans un entretien : « Pour être honnête avec vous, je ne me suis jamais senti aussi bien que dans cette prolongation. C'est arrivé quelques fois. [...] Mais ce soir-là, je ne sais pas pourquoi, j'aurais pu faire tout ce que je voulais. Je crois que j'aurais pu sortir de mon but et que les gars auraient encore tiré sur moi. Je plaisante, mais je me sentais tellement bien. Je savais que rien ne pouvait entrer⁴. »

Mais la grâce ne touche pas seulement les gardiens du Canadien. Parfois, elle aide d'autres joueurs. Le 17 janvier 2006, les Capitals de Washington jouaient contre les Coyotes de Phoenix. Alexandre Ovechkin – Alexandre le Grand, dans la mythologie de la Ligue nationale de hockey – avait vingt et un ans. C'est important, parce que la grâce semble aimer l'innocence de la jeunesse. Le joueur russe reçoit la rondelle au centre de la patinoire. Il part sur l'aile droite, tente de revenir au centre, contourne un défenseur des Coyotes. Mais son adversaire résiste. Ovechkin patine derrière le but et tombe. Il gît sur le dos, la tête à l'opposé du filet. Mais il garde le contrôle de la rondelle. À l'aveugle, avec la pointe de son bâton, il parvient à pousser la rondelle sous son dos et à marquer un but qu'aucun être humain n'aurait pu marquer sans l'aide des dieux du hockey. Il aurait fallu les créditer d'une mention d'assistance.

Patrick Roy et Alexandre Ovechkin ! Il était presque nécessaire que j'évoque un gardien et un chasseur de buts. Non pas qu'ils bénéficient d'un supplément de grâce – les défenseurs et les arbitres connaissent eux aussi leurs moments de grâce – mais parce qu'ils rendent la grâce plus visible, plus évidente. Patrick Roy et Alexandre Ovechkin. L'évocation d'un gardien et d'un chasseur de buts rappelle aussi qu'au hockey, comme dans n'importe quel sport, le paradis de l'un est toujours l'enfer de l'autre.

« Les avoir trempées dans l'eau bénite »

Quand ils commentent une victoire chanceuse du Canadien, les Québécois utilisent parfois une expression plutôt crue. Ils affirment que les joueurs

4. Roy, Patrick, « NHL – 1 on 1 with Patrick Roy », interview au réseau TSN avec Ray Ferraro, 22 novembre 2008. Notre traduction.

«les ont trempées dans l'eau bénite». Le pronom «les» ne renvoie ici ni aux mains des joueurs, ni à leurs pieds, mais à une partie plus privée de leur anatomie.

L'expression est très significative. Elle dit beaucoup du culte que les Québécois vouent au Canadien, car elle évoque une dévotion typiquement catholique : plonger l'index et le majeur dans l'eau du bénitier avant de pénétrer dans l'église, dans une intention de sanctification et de purification. Bien entendu, appliquée au Canadien, il ne s'agit plus que d'une métaphore. Personne n'oserait imaginer que les joueurs fassent réellement ce que l'expression suggère...

Mais l'expression révèle une manière de penser très religieuse, très chrétienne et très catholique : il y a des victoires que les joueurs ne méritent pas ; on peut demander l'aide de Dieu en accomplissant certains rituels ; par conséquent, quand le Canadien remporte une victoire imméritée, c'est que Dieu l'a aidé ; et pour que Dieu l'aide, le Canadien doit accomplir les rituels requis.

L'expression tend donc à catholiciser la religion du Canadien. Dans le même mouvement, elle catholicise le Dieu dont les partisans du Canadien attendent l'aide, parce qu'il est le seul Dieu susceptible de répondre à un tel rite. Évidemment, que la religion du Canadien soit empreinte de catholicisme n'est pas une surprise dans un Québec qui a été massivement catholique et qui l'est encore largement, au moins culturellement.

Croire contre toutes les évidences

J'ajoute encore un dernier indice qui prouve que le Canadien est une religion. Il fut un temps – dans les décennies 1950 à 1970 – où la supériorité du Canadien n'était pas un acte de foi mais un fait avéré. Toute personne raisonnable ne pouvait que reconnaître que la coupe Stanley appartenait à Montréal, où elle revenait d'ailleurs presque chaque année. Mais les temps changent ! Et depuis 1993, le Canadien échoue année après année à remporter la coupe. Actuellement, personne d'intellectuellement honnête ne pourrait sérieusement affirmer que le Canadien est la meilleure équipe de la Ligue nationale de hockey. Personne en tous cas ne l'énoncerait comme un fait. Il ne pourrait que le confesser comme une conviction personnelle.

La religion du Canadien requiert de faire confiance au Canadien quoi qu'il advienne, en espérant, année après année, que la coupe reviendra à

Montréal. Dans un temps de disette, le Canadien force les partisans fidèles à croire, contre toute vraisemblance : en dépit des faiblesses de l'équipe, des blessures, de l'absence de joueurs francophones, des difficultés à engager les meilleurs ; malgré tous les problèmes que connaissent les joueurs – sur la glace et à la ville –, les dirigeants et les propriétaires ; sans parler de la pression des médias. Il ne reste d'autre choix aux partisans que d'être fidèles et d'y croire !

Réagissant à l'idée que le Canadien serait une religion, un internaute facétieux a écrit à propos des Maple Leafs de Toronto : « Soutenir les *Leafs*, c'est comme aller à l'église quand tu sais qu'il n'y a pas de Dieu⁵. » Il avait tort, évidemment. Car un vrai croyant soutient son équipe quoi qu'il arrive, précisément parce qu'il croit qu'il y a un Dieu et qu'il croit qu'il peut aider son équipe.

Faire du Canadien une religion

Jusqu'ici, la religion du Canadien reste encore théorique, impersonnelle. Mais à Montréal, il n'est pas difficile de trouver quelques exemples de personnes qui mélangent véritablement le club de hockey et la religion. Dans mes recherches, j'ai repéré deux manières de le faire, que je qualifierai en utilisant les prénoms des personnes qui, spontanément, ont souhaité les partager avec moi. Il y aura donc la manière de Victoria et celle de Théodore. Elles sont très différentes.

Victoria utilise sa foi catholique pour que le Canadien gagne. Par conséquent, sa manière ressort d'un modèle inclusiviste, où le sport est inclus dans la religion. Théodore, lui, a fait du Canadien sa propre religion. La manière de Théodore appartient donc à un modèle syncrétiste, où sport et religion sont totalement confondus⁶.

5. Entrée de « sd2smith », inscrite le 3 décembre 2008 à la section de commentaires de l'article « Worshipping les Canadiens », *CBCsports.ca*. Notre traduction.

6. Bauer, Olivier, « Le Canadien est-il une religion ? », dans Bauer, Olivier et Jean-Marc Barreau (dir.), *La religion du Canadien de Montréal*, Montréal, Fides, 2009, p. 64-70.

La manière de Victoria

En 2009, après avoir pris part à une émission de Radio Ville-Marie – une station catholique à Montréal –, j’ai reçu le courriel d’une auditrice. Voici ce qu’elle écrivait.

Ma fille Victoria [...], avait fait une présentation à l’école sur le frère André [...]. Elle avait distribué des médailles et autres statuettes du frère à tous ses camarades (tous étaient étonnamment très heureux de ces présents). Voilà que le soir, nous étions en famille au centre Bell invités dans une loge pour assister au match des Canadiens-Rangers du 19 février 2008... Les Canadiens se faisaient écraser, on s’en souvient, peut-être 5-0. J’ai suggéré à ma fille (alors âgée de 11 ans) de demander l’aide du frère André. Il lui devait bien cela avec la « publicité apostolique » qu’elle avait faite le jour même dans sa classe ! Sitôt dit, sitôt fait, et à chaque prière, paf... c’était un but pour les Canadiens. Et cela n’arrêtait plus. Si bien que les invités n’en croyaient pas leurs yeux.

J’ai dû leur avouer que Victoria implorait l’aide du frère André (c’est pas pour dire, mais elle est du genre à obtenir rapidement des faveurs du côté du Paradis ; mais elle n’en abuse guère, hélas !). À la fin, toute la gang de la loge félicitait le frère André. Vraiment, j’avais l’impression que le bienheureux jouait avec l’équipe. Les Rangers ont avoué dans la presse qu’ils ne comprenaient pas : « La rondelle filait toute seule droit dans les buts. » On voyait vraiment une intervention surnaturelle, cela dit sans bigoterie aucune. Dans l’ascenseur, Victoria, croisait des gens heureux et elle me confiait : « Tu te rends compte, c’est grâce à moi qu’ils sont heureux et ils ne le savent pas... Enfin, aussi grâce au frère André. » Le lendemain, les médias faisaient état du match du siècle, inégalable et jamais égalé... Cela n’a fait qu’accroître le sentiment de fierté de Victoria et, tout de même, sa confiance dans le frère André. Sauf qu’elle garde ce secret d’avoir fait jouer le frère André avec les Canadiens ce fameux 19 février 2008...

Victoria n’est pas un cas isolé à Montréal. Elle n’est pas la seule à penser que les saints de la tradition catholique peuvent aider le Canadien. Bien au contraire, la dévotion des partisans du Canadien leur est intimement associée, à deux d’entre eux en particulier, saint Joseph et saint frère André, et à l’oratoire qui, fondé par le second, est dédié au premier. Les pèlerins y viennent pour bénéficier des faveurs des deux saints, des faveurs qu’ils obtiennent notamment en montant à genoux les escaliers qui y conduisent, en allumant des bougies devant les portraits de saint Joseph ou en touchant le cercueil du frère André.

Quand les partisans du Canadien doutent, quand ils ne croient plus que le Canadien puisse gagner par lui-même, ils n’hésitent pas à

grimper sur la montagne pour demander l'aide de saint Joseph ou du frère André.

Le 14 avril 2010, veille de la première rencontre des séries où le Canadien affrontait les Capitals de Washington, la radio CKAC-Sports organisa ainsi un pèlerinage à l'oratoire. Informé par un étudiant, j'ai tenu à y assister. Il y avait environ 20 jeunes adultes, qui portaient des chandails du Canadien – il y avait deux « Maurice Richard » et deux « Jean Béliveau », évidemment, un « Carey Price » déjà classique et un « Scott Gomez » plus inattendu. Rassemblés sur la terrasse des pas perdus – « comme dans “on n'a pas perdu” », expliquera l'organisateur –, ils accomplirent une brève parodie de messe dédiée au Canadien, l'animateur radio jouant le rôle de l'officiant, puis ils descendirent dans la crypte pour allumer des lampions en vue d'obtenir l'aide de saint Joseph.

Bien sûr, ils le firent d'abord et avant tout pour les médias. Mais, une fois les journalistes partis, plusieurs participants allumèrent discrètement leur propre lampion. « Je l'ai fait pour qu'il n'y ait pas de blessé dans les séries », me confiera l'un d'entre eux.

La manière de Théodore

La manière de Théodore est complètement différente. Au lieu de mettre sa foi chrétienne au service du Canadien, ou de mettre n'importe quelle foi plus ou moins traditionnelle à son service, Théodore – pour de vrai ou pour de rire, il m'est impossible de trancher – a fait du Canadien l'objet de sa religion.

Théodore est étudiant à l'université. Il possède une page Facebook intitulée « Temple du Hockey (des Canadiens) ». Il y montre 27 images du temple du Canadien qu'il a construit dans son propre appartement. Le temple consiste en une pièce remplie de reliques et d'objets liturgiques, tous à la gloire du Canadien. Il y a des chandails du Canadien, des drapeaux du Canadien, des rondelles du Canadien, des bâtons du Canadien, des figurines de joueurs du Canadien, etc. Il y a même un banc de l'ancien Forum, un banc sur lequel Théodore ne s'assied que lors des séries et seulement pour les parties du Canadien.

Au centre de la pièce, Théodore a construit un autel, surmonté de quatre marches – une marche pour chaque ronde des séries – construites au moyen de vingt rondelles au logo du Canadien. Au premier plan, il a

placé des figurines des joueurs du Canadien, qu'il a flanquées de deux bougies – l'une rouge et l'autre blanche. Sur la plus haute marche, Théodore a placé une petite réplique de la coupe Stanley.

Théodore a-t-il vraiment foi dans le Canadien ? Lui seul peut répondre. Mais ni sur sa page Facebook, ni dans aucune des conversations que j'ai eues avec lui, Théodore n'a laissé penser que tout ce décor pourrait n'être qu'une vaste plaisanterie.

Quoi qu'il en soit, les photographies indiquent clairement une piété tournée vers le Canadien. Quand il s'agit du Canadien, Théodore n'a pas foi en un dieu, il ne croit pas en un quelconque être supérieur qu'il jugerait capable d'aider le Canadien et disposé à le faire. Dans la religion de Théodore, le Canadien occupe la place de Dieu, du divin, de l'absolu, du sacré, de la Force, je ne sais le nom que Théodore pourrait lui donner.

Mais il faut souligner que Théodore organise sa religion du Canadien dans une perspective très catholique, ce qui, encore une fois, n'est pas surprenant au Québec. Son temple reproduit exactement le modèle d'une église catholique, avec son allée centrale, sa chapelle latérale, ses reliques, son autel et ses vases liturgiques. Les changements sont minimes, mais significatifs. La coupe Stanley a remplacé le calice ou l'ostensoir. Et sur le mur, là où devrait se trouver un crucifix, il y a un chandail du Canadien.

Les dogmes de la religion du Canadien

Je crois avoir levé tous les doutes qui pouvaient planer sur l'existence d'une religion du Canadien. Elle n'est pas seulement le fait d'un théologien qui chercherait à imposer une dimension religieuse à un phénomène culturel : elle se manifeste clairement dans les deux manières pourtant si différentes de Victoria et de Théodore. Comme toutes les religions, elle a des dogmes qui conditionnent la vie des fidèles. Certains lui sont propres, d'autres lui viennent d'ailleurs. Je veux en mettre trois en évidence.

Un dogme du hockey : « Un homme, tu seras ! »

Comme l'explique le théologien canadien Tom Sinclair-Faulkner, le hockey promeut trois valeurs principales : « Dans le cosmos du hockey, on est canadien, on est viril (une qualité qui va bien au-delà de la masculinité) et l'on est excellent (ce qui a plus à voir avec le fait de gagner qu'avec

l'ancienne notion grecque d'*arête*)⁷. » J'aborderai plus loin la première valeur – mais exprimée différemment : « dans le monde du Canadien, on est québécois » – et j'ignorerai la troisième, qui me semble trop large pour être propre au Canadien ou même au hockey. Mais la deuxième, la virilité ou la masculinité, me semble très importante pour toutes les équipes de hockey, y compris pour le Canadien. J'en fais donc le premier dogme de la religion du Canadien.

Il est toujours étrange – et un peu inquiétant – qu'un homme doive prouver qu'il est un homme. Être un homme ne devrait pas nécessiter de preuve. Être un homme devrait être un simple fait. Qu'est-ce qui pourrait susciter le besoin de le prouver, sinon la crainte de ne pas en être un ou de ne pas être considéré comme tel. Mais, après tout, peut-être qu'une telle crainte n'est pas illégitime dans un sport où les joueurs portent en même temps une coquille et des jarretelles ! Au hockey, il faut être un homme et la masculinité requise correspond à des stéréotypes très précis. J'en donnerai deux exemples : la « barbe des séries » et le visage du gardien.

La barbe des séries est un bon moyen de montrer sur son visage le succès de son équipe. La logique est simple : plus longue est la barbe, plus longtemps l'équipe a joué en séries et donc meilleure elle est. La barbe des séries est aussi un bon moyen de montrer sa virilité, parce qu'elle permet de distinguer les hommes des enfants, ce qui est d'ailleurs le rôle que l'on attribue aux séries. La barbe des séries remplit donc la fonction d'un rite d'institution, au sens de Pierre Bourdieu. Elle est une tentative de transformer des différences culturelles en différences naturelles, de faire admettre qu'est adulte celui qui a de la barbe – ce qui n'est qu'une manière de définir l'âge adulte. Mais derrière la barbe des séries, il y a plus encore. Bourdieu a montré que la première fonction des rites d'institution, tels que la circoncision, était la moins évidente, la plus secrète. « L'institution est un acte de magie sociale qui peut créer la différence *ex nihilo* ou bien, et c'est le cas le plus fréquent, exploiter en quelque sorte des différences préexistantes, comme les différences biologiques entre les sexes⁸. »

7. Sinclair-Faulkner, Tom, « A Puckish Reflection on Religion in Canada », dans Joseph L. Price, *From Season to Season. Sports as American Religion*, Macon, Mercer University Press, 2005, p. 391. Notre traduction.

8. Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 125.

Cette perspective permet de faire apparaître le véritable sens de la barbe des séries. Son rôle n'est pas d'indiquer quels sont les joueurs qui participent aux séries, pas plus que de distinguer les joueurs adultes des joueurs enfants. La barbe des séries existe avant tout pour instituer une différence entre ceux qui peuvent, qui pourraient et qui pourront se laisser pousser la barbe – c'est-à-dire tous les hommes, quel que soit leur talent de hockeyeur – et ceux qui ne peuvent, ni ne pourraient, ni ne pourront la porter – c'est-à-dire toutes les femmes, quel que soit leur talent de hockeyeuse. Il devient alors évident que la barbe des séries a pour véritable fonction de viriliser le hockey par l'exclusion des femmes.

Il est un autre domaine, beaucoup moins symbolique, où le hockey construit sa notion de virilité, définie par le courage physique. Il réclame des joueurs prêts à offrir leur propre corps pour le bien de l'équipe. Et, dans l'histoire du hockey, les plus grands sacrifices ont été faits par les gardiens de but. Ils ont donné beaucoup d'eux-mêmes pour être à la hauteur de ce qu'ils considéraient comme leur devoir, spécialement durant la longue période où ils jouèrent à visage nu. Dans un livre absolument fascinant, Jim Hynes et Gary Smith rappellent la longue histoire de la souffrance des gardiens, entre le 1^{er} janvier 1918, quand la Ligue nationale de hockey donna aux gardiens la permission de se coucher sur la glace, et le 7 avril 1974, lorsque Andy Brown fut le dernier gardien « à défendre le filet de son équipe la face nue⁹ », en passant par le jour où Jacques Plante établit un précédent scandaleux, en étant le premier gardien de la Ligue nationale de hockey à porter un masque protecteur. Ce fut le 1^{er} novembre 1959 au Madison Square Garden de New York. Ce qui semble aujourd'hui aller de soi mit longtemps à être accepté. Pour gagner le droit de se protéger le visage, le gardien du Canadien éprouva de nombreuses difficultés et rencontra de nombreuses résistances. « “Il fallait que j'aie de bonnes performances pour pouvoir conserver mon masque”, dira Plante plus tard. Même s'il y est parvenu, Plante a dû composer avec des coéquipiers, des journalistes et des partisans qui suggéraient qu'il était un lâche¹⁰. »

Bien entendu, la confusion entre masculinité et stupidité, entre expérience et cicatrices, entre courage et témérité ne concerne pas seulement

9. Hynes, Jim et Gary Smith, *Saving Face. The Art and History of the Goalie Mask*, Mississauga, Wiley, 2008, p. 94. Notre traduction.

10. *Ibid.*, p. 50.

les gardiens. Ainsi, la Ligue nationale de hockey a attendu 1979 pour rendre obligatoire le port du casque et, encore en 2011, elle laisse la décision de porter une protection pour le visage à la discrétion des joueurs. Heureusement, les joueurs redéfinissent eux-mêmes la masculinité dans le hockey. Un sondage réalisé en 2007 par le *Globe and Mail* montrait ainsi que près de la moitié des joueurs de la Ligue nationale portaient une visière ou une grille de protection. Les temps ont changé depuis 2004, quand le commentateur Don Cherry pouvait dire – dans une déclaration juste, mais évidemment bien peu politiquement correcte – que « seuls les joueurs canadiens-français et les Européens portaient des visières¹¹ ».

Le monde du hockey a mis du temps avant d'admettre que la masculinité ne se mesurait pas aux nombres de cicatrices qu'un joueur portait sur son visage. On relèvera que les joueurs canadiens-français et les Européens ont été un peu plus rapides à le comprendre, puisqu'ils furent les premiers à réinterpréter le dogme de la virilité.

Un dogme du Québec : « Le français, tu parleras ! »

Nous avions 10, 11 ou 12 ans. C'était un peu comme [le film] *La guerre des tuques*. C'en était une d'un quartier ouvrier de Montréal. Un affrontement trois contre trois, rue contre rue, anglos contre francos. Eux vêtus du bleu des *Leafs*, l'ennemi, nous du rouge du Canadien. Bleu, blanc rouge : le plus beau chandail de l'histoire du sport¹².

Si le Canadien était une religion au Québec, il devrait ressembler aux souvenirs de Pierre Trudel, à l'univers du *Chandail de hockey* de Roch Carrier, un monde où les enfants passaient leur hiver entre trois lieux, « l'école, l'église et la patinoire », où, si l'on récitait une prière, c'était « pour demander à Dieu de nous aider à jouer aussi bien que Maurice Richard », où le jeune vicaire servait d'arbitre, où le joueur fautif devait aller « à l'église demander pardon à Dieu », où un petit Québécois ne pouvait porter le maillot des Maple Leafs de Toronto, parce qu'ils étaient anglophones et, sans doute, parce qu'ils étaient protestants, où la victime pouvait demander à Dieu « qu'il m'envoie immédiatement des centaines,

11. Cité dans « Still loud and proud, hockey broadcaster Don Cherry turns 75 », Canadian Press, 5 février 2009.

12. Préface de Pierre Trudel dans McKinley, Michael, *Un toit pour le hockey*, Montréal, Hurtubise, 2001, p. 12.

des millions de mites pour dévorer mon chandail des Maple Leafs de Toronto¹³ ».

Dans la mémoire du Québec – ou dans son inconscient collectif –, le Canadien doit certainement être québécois et par conséquent, il doit parler français et être catholique. Mais les faits viennent contredire cette représentation, la transformant en un dogme à croire plutôt qu'en un constat à dresser. Je vais exposer trois arguments qui invalident le dogme d'une essence francophone du Canadien.

D'abord, en 1909, le Club athlétique canadien – le premier nom du Canadien – fut fondé par deux hommes d'affaires anglophones, Jimmy Gardner, l'un des propriétaire des Wanderers – un club de hockey anglophone bien établi à Montréal – et John Ambrose O'Brien, le propriétaire des Renfrew Millionnaires, une équipe de hockey de l'Ontario. Ils créèrent cette nouvelle équipe pour augmenter le nombre de parties disputées à Montréal, pour créer plus de rivalité et plus d'intérêt pour le hockey, et pour toucher une nouvelle clientèle parmi les francophones de Montréal. Leur but était d'ailleurs si évident qu'un journaliste du *Devoir*, Tancred Marsil, accusa O'Brien de chercher seulement à « récolter dans l'Est [de Montréal] de la bonne galette¹⁴ ». À cette époque, malgré son surnom, le Canadien n'était pas l'équipe *des* Canadiens, un terme qui ne désignait alors que les francophones du Canada.

Ensuite, le Canadien n'a jamais été une équipe entièrement francophone. Lors de sa première rencontre officielle – qu'il remporta 7 à 3 contre le Cobalt le 5 janvier 1910 –, il comptait déjà un joueur anglophone, Newsy Lalonde, originaire de Cornwall en Ontario¹⁵. Le Canadien n'a jamais fait de l'engagement de francophones une priorité. Il a toujours essayé de recruter les meilleurs joueurs, quelle que soit leur langue. Howie Morenz, par exemple, la première grande star du Canadien, était né à Mitchell en Ontario. Ses parents avaient immigré de Suisse. Il était protestant, et c'est le « Très Révérend Docteur Malcolm Campbell, modérateur de l'Assem-

13. Carrier, Roch, *Le chandail de hockey*, Toronto, Tundra, 1987, p. 81.

14. Bonneau, Line et Taïeb Hafsi, *Sam Pollock et le Canadien de Montréal. Une gestion du corps et de l'âme*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1996, p. 35.

15. Guay, Donald, *L'histoire du Hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel*, Montréal, Éditions JCL, 1990, p. 259.

blée générale de l'Église presbytérienne du Canada¹⁶ » qui célébra ses funérailles au Forum, le 10 mars 1937, devant 50 000 personnes.

Enfin, la couleur du chandail du Canadien révèle toute l'ambiguïté de son identité. En sport, la couleur portée est rarement innocente. Dans le soccer anglais, par exemple, lorsqu'une ville possède deux équipes au plus haut niveau et que la distinction se fait sur une base confessionnelle, le rouge est la couleur de l'équipe catholique – comme Manchester United ou Liverpool – et le bleu, celle de l'équipe protestante – Manchester City ou Everton. On pourrait appliquer ce modèle au Canada et faire remarquer que le Canadien porte un chandail rouge parce qu'il vient d'une province catholique et que les *Leafs* portent un chandail bleu, parce qu'ils viennent d'une ville protestante. Mais au Canada, la symbolique des couleurs suit des règles différentes. Le bleu est la couleur du Québec ; le rouge celle du Canada. Devrions-nous donc en conclure que la couleur des chandails du Canadien en fait une équipe plus canadienne que québécoise ? Je crois que nous le pouvons, en particulier si nous le comparons aux Nordiques de Québec qui, pendant leur brève existence, portèrent un chandail reproduisant de manière ostensible et même ostentatoire le drapeau québécois, bleu aux fleurs de lys blanches. Et c'est peut-être parce que le rouge le rend trop canadien que personne n'a jamais surnommé le Canadien « le rouge » – comme les sportifs de l'université McGill sont appelé les *Red Men* – mais bien « le Tricolore », un surnom qui fait sens, puisque les couleurs du Canadien sont le rouge, le blanc et le bleu, mais un surnom surtout plus acceptable, puisqu'il fait référence à d'autres tricolores, cousins francophones de l'autre côté de l'Atlantique.

Mais si le Canadien est, depuis 100 ans, une équipe à l'identité complexe où se mélangent allègrement et efficacement des propriétaires, des entraîneurs, des joueurs et des partisans de toutes origines, de toutes langues et de toutes religions – le Canadien est plus à l'image de la ville de Montréal qu'à celle de la province du Québec –, d'où vient cette certitude des Québécois francophones que l'équipe leur appartient ? D'où leur vient cette idée que le Canadien est une part de leur être ? D'où leur vient cette conviction qu'ils affirment dans des termes aussi passionnés et quelque peu grandiloquents que ceux-ci ?

16. Goyens, Chris, Allan Turowetz et Jean-Luc Dugay, *The Montreal Forum. Forever Proud*, Westmount, Effix, 1996, p. 38.

Le Canadien, ce n'est pas qu'une histoire de hockey, c'est d'abord une histoire de courage, de sacrifice, de noirceur, de la victoire d'un peuple canadien-français qui prend parfois les allures d'un village gaulois. L'histoire du Canadien, c'est une source d'inspiration pour les Canadiens français qui puisent dans la reconnaissance de la valeur, du talent, de la détermination d'une équipe francophone qui s'est construite et écrite au cœur de la lutte qui déchirait les Canadiens français et les Canadiens anglais¹⁷.

Le Québec doit cette appropriation francophone du Canadien à un homme : Maurice Richard, évidemment. Il fut celui qui prouva aux Québécois qu'ils pouvaient battre n'importe quel Canadien anglais, n'importe quel Étatsunien ! « Un fait demeure certain : depuis Maurice Richard notamment, les Canadiens de Montréal sont en quelque sorte le club national des Québécois¹⁸. » Le Canadien doit ce statut à un événement dans la vie du grand joueur, « l'émeute Maurice Richard » du 18 mars 1955. « Lorsque Maurice Richard a été suspendu, ce sont tous les Canadiens français qui se sont sentis punis et révoltés¹⁹. »

Ulcérés par la suspension de Maurice Richard pour la durée des séries – il avait donné un coup de coude à un arbitre durant une rencontre –, les partisans du Canadien, unis par-delà les différences linguistiques, insultèrent puis agressèrent le responsable de la suspension, Clarence Campbell, le commissaire de la Ligue nationale de hockey venu au Forum assister à une rencontre. Les partisans du Canadien forcèrent l'arrêt du match, sortirent du Forum et commirent des déprédations autour du Forum d'abord, puis sur la rue Sainte-Catherine au centre de Montréal.

Peu à peu, les Québécois se mirent à considérer cet événement comme le moment où ils osèrent se révolter, le début de la Révolution tranquille, le réveil de la conscience québécoise.

Certains analystes ont vu dans « l'Affaire Richard » le détonateur de cette Révolution tranquille du Québec illustrée par la devise « Maîtres chez nous »

17. Garand, Marie-Ève, « Le Canadien de Montréal est-il une religion ou la religion des Canadiens ? », texte soumis au colloque « La religion du Canadien », Montréal, 16 janvier 2009, p. 6.

18. Bérubé, Renald, « Les Québécois, le hockey et le Graal », *Voix et images*, 7 (1), 1973, p. 200.

19. Aquin, Hubert et Andrée Yanacopoulo, « Éléments pour une phénoménologie du sport », dans Pierre Pagé et Renée Legris, *Problèmes d'analyse symbolique*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1972, p. 22.

qu'appliqueront les gouvernements québécois des années 1960 pour mettre un terme à 200 ans de domination anglo-canadienne et américaine²⁰.

C'est bien grâce à Maurice Richard et à l'émeute que le Canadien s'est mis à incarner la fierté d'être québécois. En retour, le Québec lui a imposé ce dogme: « Français, tu parleras! », et attend de lui qu'il privilégie les joueurs québécois.

Un dogme du Canadien : « Par la souffrance, tu vaincras ! »

Dans le vestiaire du Canadien, on trouve les fameux vers du poème *In Flanders Fields* dans sa version originale – « To you, from failing hands, we throw / The torch; be yours to hold it High » – et dans une traduction française propre au Canadien – « Nos bras meurtris vous tendent le flambeau, / À vous toujours de le porter bien haut ». Choisis durant la saison 1952-1953 par Dick Irvin – ou par Frank Selke? –, ces deux vers sont devenus la devise du Canadien. Ils ont été scrupuleusement recopiés dans le nouveau vestiaire du club, dans ce qui fut le Centre Molson et qui est maintenant le Centre Bell.

Je ne suis pas en mesure d'évaluer l'effet réel d'une telle devise sur les joueurs du Canadien. Mais je peux mettre en évidence les particularités de la traduction française des vers. Car elle n'est ni la traduction mot à mot du texte de John McCrae, ni sa traduction officielle – « À vous jeunes désabusés, À vous de porter l'oriflamme²¹ ». Entre les versions anglaise et française, il y a de légères différences; beaucoup de sens se niche dans ces détails.

Les « *failing hands* » sont devenues des « bras meurtris », provoquant un triple changement : une extension des mains aux bras, le passage d'un verbe signifiant l'échec (*to fail*) à un verbe évoquant la souffrance (meurtrir) et le passage de la voie active (*failing*) à la voie passive (meurtris).

Du passif à la Passion, il n'y a qu'un petit pas que je franchirai allègrement, tant le contexte québécois m'y incite. Le passage des « *failing hands* » à « nos bras meurtris » – le possessif ôte tout doute sur le possesseur de ces bras – prend tout son sens dans le contexte d'un Québec catholique. Les bras meurtris évoquent d'autres meurtrissures, celle du

20. McKinley, Michael, *Un toit pour le hockey*, p. 228.

21. Anciens combattants Canada, www.vac-acc.gc.ca.

Christ crucifié, dont la représentation figure au centre de toutes les églises catholiques. Et ils renvoient à une expression très commune au Québec, « nous sommes nés pour un petit pain », par quoi les Québécois expriment la petite part que les anglophones leur ont longtemps laissée, et conséquemment, le peu d'ambition qu'eux-mêmes se donnaient. La devise du Canadien correspond très exactement à cette mentalité doloriste du Québec.

Mais en même temps, elle la transcende. Parce que le Canadien laisse le Québec espérer bien plus qu'un petit pain, un gros pain, une brioche, toute la boulangerie ! Avec ses vingt-quatre coupes Stanley, le Canadien est le club de hockey qui le plus souvent a remporté ce trophée et la deuxième organisation sportive nord-américaine la plus victorieuse. Elle ne cède le pas qu'aux Yankees de New York. En affirmant dans la version française que « le flambeau » – ici certainement la capacité à gagner, la fierté et la responsabilité de faire partie du Canadien – est tenu par des bras meurtris, le Canadien rappelle que le Québec peut vaincre, même si c'est à travers une souffrance inévitable.

Pas ma religion

Après avoir exposé aussi honnêtement que possible les faits qui m'autorisent à parler du Canadien comme d'une religion, je peux prendre position et affirmer que la religion du Canadien n'est pas ma religion, que le Dieu de la religion du Canadien n'est pas mon Dieu. J'en donnerai trois raisons.

La religion du Canadien est d'abord trop fragile. On tend parfois à l'oublier, mais le Canadien n'existe que depuis une centaine d'années. C'est sûrement long pour une équipe de hockey. C'est certainement respectable pour n'importe quoi en Amérique du Nord. Mais, pour une religion, c'est court ! L'avenir du Canadien n'est pas garanti, partant, celui de la religion du Canadien ne l'est pas non plus. Bien sûr, son statut particulier – il est l'équipe la plus ancienne, compte parmi les six premières équipes de la Ligue nationale de hockey, la seule équipe francophone, etc. – le protège. Mais quand il y a de l'argent en jeu, tout est possible et les sentiments passent au second plan. Même le Canadien pourrait être vendu. Même le Canadien pourrait déménager dans une autre ville. Aussi étrange que cela puisse paraître dans le Québec d'aujourd'hui – où la

religion du Canadien semble bien plus en vogue que le christianisme –, je suis prêt à parier que le christianisme durera plus longtemps que le Canadien.

Deuxièmement, la religion du Canadien est trop tribale. Elle succombe facilement au risque de monopoliser un Dieu qui ne serait que le Dieu du Canadien. Elle implique presque obligatoirement de dénigrer les adversaires, les équipes contre lesquelles – et non avec lesquelles – jouent le Canadien. Elle requiert de détester les villes que ces équipes représentent et, trop souvent, d'insulter leurs partisans et parfois, heureusement rarement, de les agresser physiquement. Le Dieu en qui je crois incite à l'amour, pas à la haine.

Et enfin, troisièmement, la religion du Canadien est une religion trop sélective. Au-delà de son image rassembleuse, fédératrice, le Canadien est une véritable machine à produire de la sélection, à produire de l'exclusion, sur la glace comme dans les gradins. Sur la glace, il sélectionne par le talent; il forme le sommet d'une pyramide du hockey, qui ne conserve que les joueurs d'exception et élimine impitoyablement ceux qui sont médiocres ou seulement bons. Et du côté des gradins, il sélectionne tout autant, mais par l'argent cette fois, en réservant les meilleures places aux plus fortunés, où à ceux qui sont prêts à dépenser le plus. Ma religion fonctionne sur un principe radicalement différent. Elle est une religion de l'élection, où Dieu ne rétribue pas les gens selon leurs mérites, mais où il choisit librement, d'aucuns diront certaines personnes ou certains peuples, moi, je dirai toutes les personnes et tous les peuples, sans considérer leur richesse, ni leur talent, ni leur comportement, ni même leur foi. C'est sans doute injuste, mais c'est le seul moyen de compenser les inégalités naturelles ou culturelles. Il est évident que le Canadien ne survivrait pas longtemps s'il appliquait ce principe. Et c'est pour cela qu'il ne peut pas être ma religion, qu'il ne peut pas donner un sens à ma vie.

La Ligue nationale de hockey peut, quant à elle, sembler moins sélective, elle qui tend à favoriser les équipes les moins fortes – par le système du repêchage – ou les moins riches – par l'institution d'un plafond salarial. Mais il n'y a là rien de généreux. Ces mesures égalitaristes n'ont qu'un seul objectif, celui de rendre la saison plus intéressante, d'augmenter la couverture des médias et par conséquent de gagner plus d'argent. À mon avis, une religion où l'essentiel est de gagner – que ce soit des rencontres ou de l'argent – est une mauvaise religion.

Entre la foi et l'idolâtrie

Comme avait coutume de le dire le théologien Daniel Lys, il y a deux façons de se montrer idolâtre. Évidemment, est idolâtre celui qui rend un culte à un faux dieu; mais celui qui rend un faux culte au vrai Dieu l'est tout autant. Sans aucun doute, nous rencontrons ces deux formes d'idolâtrie dans la religion du Canadien. Pour le dire brièvement, Théodore adore un faux Dieu et Victoria adore le vrai Dieu, mais d'une manière erronée. Mais que la religion du Canadien soit une idolâtrie ne condamne pas celui-ci pour autant. Remis à sa juste place, pourvu qu'on n'en fasse rien de plus que ce qu'il est, le Canadien peut nourrir la foi des croyants.

Que Dieu soit avec le Canadien !

Théodore a fait du Canadien l'objet de sa religion. C'est bien à lui qu'il rend un culte. C'est en lui qu'il a mis sa confiance. Et c'est pourquoi la manière de Théodore ressort de la première forme d'idolâtrie : l'adoration d'un faux dieu. Et je peux le prouver ! Mais pour ce faire, il me faut présenter un peu de ma théologie protestante.

Pour moi, c'est plus qu'une conviction, c'est une certitude : Dieu ne se révèle pas seulement le dimanche à l'église, il peut aussi – il ne *doit* pas, pas même à l'église – se révéler le vendredi à la mosquée, le samedi à la synagogue, tous les jours, en tout lieu, et évidemment le mardi soir au Centre Bell. Dans la même perspective, je crois que Dieu ne se révèle pas seulement par l'intermédiaire des prêtres, des pasteurs, des rabbins ou des imams, mais qu'il peut aussi se révéler par l'intermédiaire de n'importe qui, y compris un joueur de hockey. Et je crois que Dieu ne se révèle pas seulement dans des concepts théologiques, des expressions ou des musiques religieuses, des liturgies, des sacrements ou des objets sacrés, mais qu'il peut aussi se révéler – s'il le souhaite – dans tous les mots, dans tous les chants, dans tous les rites, y compris ceux d'une rencontre du Canadien, et dans tous les objets, y compris un bâton de hockey²².

22. Pour plus d'informations sur cette conception, voir Bauer, Olivier, « Vers une communauté d'individus. Le cas de l'Église protestante francophone de Washington, DC », dans Monique Dumais et Jean Richard, *Église et communauté*, Montréal, Fides, 2007, p. 59-78.

Ainsi « l'Église » – n'importe quelle Église – n'est que l'un des moyens que Dieu peut utiliser pour entrer en relation avec les êtres humains. Cette relation peut aussi se faire directement avec un individu, ou par le biais d'un artefact culturel – autre qu'une Église, puisqu'une Église est évidemment aussi un artefact culturel – comme une chanson, une personne, un film, un geste, etc.

Par ailleurs, cette conception repose sur une théologie de la double inspiration. Dieu, par son esprit, inspire la personne qui produit un artefact pour que celui-ci devienne une parole de Dieu, une image de Dieu, un goût de Dieu, etc. Mais Dieu inspire aussi la personne qui perçoit l'artefact, pour que celui-ci devienne, pour elle, une parole de Dieu, une image de Dieu, un goût de Dieu, etc.

Comme tous les artefacts culturels, un beau but de Cammalleri, un magnifique arrêt de Price ou une solide mise en échec de P. K. Subban sont à même de porter la révélation de Dieu, pour peu que la personne qui les regarde soit capable de les percevoir comme un avant-goût de la beauté, de la perfection, du plaisir qui deviendront complets et communs dans le royaume de Dieu, quand nous serons tous capable de marquer comme Cammalleri, de faire des arrêts comme Price et de défendre comme Subban. Un beau but de Cammalleri peut transmettre la révélation de Dieu pour celui à qui Il donne de le comprendre comme un signe de cette harmonie qu'Il veut pour nous tous. Un beau but de Cammalleri fonctionne comme un signe de l'irruption du Royaume de Dieu dans la vie quotidienne, comme un miracle qui montre le pouvoir de Dieu et son amour pour le monde.

Pour moi, il est donc évident qu'un beau but de Cammalleri peut fonctionner comme un artefact religieux, propre à révéler Dieu à celui qui a des yeux pour voir et qui sait s'en servir. Mais à une seule condition, celle de considérer Cammalleri non pas comme un Dieu, mais comme un messenger de Dieu, une sorte d'ange, selon l'appellation traditionnelle. Pour que le Canadien soit capable de révéler Dieu, il faut qu'il renonce à être une religion, qu'il accepte d'être ce qu'il est, un club de hockey.

La distinction est capitale parce qu'il y a toujours un risque de donner à Cammalleri – ou à n'importe quel autre joueur – tout le crédit pour le beau but, et de le considérer comme un être supérieur doté de pouvoirs surnaturels, précisément ce qu'un théologien appelle une idole. Félix Leclerc, par exemple, a succombé à cette tentation lorsqu'il a écrit le

19 octobre 1983 à propos de Maurice Richard : « Quand il lance, l'Amérique hurle. Quand il compte, les sourds entendent. Quand il est puni, les lignes téléphoniques sautent. Quand il passe, les recrues rêvent. C'est le vent qui patine. C'est tout le Québec debout. Qui fait peur qui vit... Il neige²³ ! »

Évidemment, c'est aussi là que le Canadien devient une religion, une religion que le théologien protestant que je suis juge idolâtre. Mais l'idolâtrie n'est pas une fatalité. Le beau but de Cammalleri peut aussi servir à renforcer la foi. « La théologie protestante a coutume d'analyser la performance de l'homme, sa *Leistung*, comme disait déjà Martin Luther, sous l'angle de la justification par la foi. Toute performance, dans cette perspective, peut se muer soit en autojustification et en idolâtrie, soit en prestation humaine consciente de ses limites et de sa relation à Dieu²⁴. »

Quand un croyant intègre le Canadien dans le cadre de la justification par la foi, quand il rapporte le beau but de Cammalleri à Dieu, ni au joueur lui-même, ni un Dieu qui pousserait lui-même la rondelle dans le but, mais à un Dieu qui rend Cammalleri capable de marquer des buts extraordinaires, quand le croyant comprend cette perfection comme un avant-goût de ce qui nous attend, nous tous, dans le Royaume de Dieu, alors le Canadien se met à transmettre la révélation de Dieu.

C'est toute la différence. Et c'est parce qu'il ne la fait pas que Théodore a tort et que sa manière est idolâtre. Car le Canadien représente une opportunité de rencontrer Dieu, si – et seulement si – il n'est pas considéré comme un Dieu et, *a fortiori*, s'il ne se prend pas pour Dieu. C'est précisément quand les partisans considèrent le Canadien comme un artefact culturel, quand ils considèrent les joueurs comme des êtres humains bourrés de talent, que le Canadien peut remplir pour eux une fonction religieuse et les mettre en relation avec Dieu. Et c'est peut-être après une défaite que l'on peut le plus aisément vérifier si le Canadien est une religion ou un artefact culturel. Les partisans aiment les vainqueurs et ils adorent les équipes qui gagnent. Les partisans du Canadien sont sûrs que Dieu est avec le Canadien quand il gagne. Ils considèrent même ses victoires comme la démonstration que Dieu aime le Canadien. Mais comment

23. Cité dans Pellerin, Jean-Marie, *Maurice Richard: l'idole d'un peuple*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1988, p. 11.

24. Müller, Denis, *Le football, ses dieux et ses démons. Menaces et atouts d'un jeu déréglé*, Genève et Montréal, Labor et Fides, 2008, p. 45.

vivent-ils la défaite? Ils la perçoivent souvent comme le signe que Dieu les a abandonnés. À mon avis, ils ont tort. Ils devraient apprendre que Dieu est aussi – peut-être surtout – avec le Canadien dans les moments difficiles, les soirs de défaite et d'élimination. S'ils en doutent, ils peuvent se souvenir que le christianisme est fondé sur un perdant, sur une défaite. L'homme qui meurt seul et misérable sur une croix est celui qui montre le vrai visage de Dieu.

Alors, oui, un beau but de Cammalleri est un avant-goût du royaume de Dieu, parce que les choses ordinaires peuvent porter la révélation de Dieu, peuvent servir de parabole ou de métaphore pour décrire la réalité ultime. En fait, même un but chanceux, un but de raccroc, un « but pou-belle » est un avant-goût du royaume de Dieu – mais un beau but a l'avantage d'empêcher de blâmer le gardien. Et qui sait, si Jésus avait été québécois, peut-être aurait-il imaginé une parabole du genre : « Le royaume de Dieu est semblable à un beau but de Cammalleri. Le partisan qui l'a enregistré invite ses amis à le voir et à le revoir encore et encore... »

Que Dieu bénisse le Canadien !

La manière de Victoria est exemplaire de la seconde forme d'idolâtrie, celle qui consiste à rendre un faux culte au vrai Dieu. Victoria ne fait pas la même erreur que Théodore. Elle n'adore pas le Canadien, mais elle demande à Dieu de l'aider. Néanmoins, la manière de Victoria est idolâtre. Ici encore, je peux le démontrer en présentant un autre aspect de ma théologie protestante.

Je n'ai pas de difficulté – même en tant que théologien universitaire protestant et occidental – à affirmer que Dieu s'intéresse au Canadien et qu'il peut intervenir dans la vie du Canadien ou dans les rencontres du Canadien. Dieu peut aider le propriétaire et le directeur général à gérer l'organisation. Il peut aider l'entraîneur à former son équipe. Il peut aider les joueurs à jouer. Il peut aider l'équipe médicale à prodiguer des soins, les responsables du matériel à préparer les équipements ou à nettoyer la glace. Il peut aider les partisans à soutenir le Canadien. Certains croyants ou certains non-croyants pourront trouver futile de penser que Dieu puisse s'intéresser au Canadien. J'admets qu'il y a des choses plus importantes dans le monde, mais cela ne signifie pas que Dieu ne pourrait pas ou ne devrait pas s'intéresser au Canadien, et ce, pour au moins trois raisons.

Premièrement, même si une victoire ou une défaite du Canadien ne changent pas la face du monde, elles peuvent avoir un gros impact, au moins à Montréal et au Québec. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les enjeux qui entourent le Canadien : l'argent qu'il génère, les emplois qu'il crée, les blessures qu'il provoque, les rêves plus ou moins fous qu'il suscite, l'espoir et le désespoir qu'il inspire. Pour toutes ces raisons, pour le positif comme pour le négatif, le Canadien a besoin de l'aide de Dieu.

Deuxièmement, l'intérêt de Dieu pour le Canadien ne se fait pas aux dépens d'autres situations ou d'autres gens qui auraient un besoin plus urgent ou plus crucial de l'aide de Dieu. Le Dieu en lequel je crois est polyvalent, multitâche ou, dans des termes plus traditionnels, omnipotent. Il est capable d'intervenir en même temps et avec la même efficacité dans l'enceinte du Centre Bell et dans n'importe quelle église et dans n'importe quel hôpital et dans n'importe quel geste d'amour. Dois-je ajouter que Dieu a exactement le même intérêt pour le Canadien qu'il en a pour toutes les autres équipes de la Ligue nationale de hockey ? Quoi que puissent penser les partisans du Canadien, Dieu bénit aussi les Leafs, les Bruins, les Penguins et même les Flyers ; Dieu intervient aussi au Madison Square Garden et au Centre Bell, il intervient aussi en faveur des adversaires du Canadien.

Enfin, je refuse de décider moi-même à quoi Dieu devrait s'intéresser, de qui il devrait prendre soin. Je suis incapable de mettre des limites à l'action de Dieu. Qu'est-ce qui serait assez important pour que Dieu en prenne soin ? Qu'est-ce qui serait trop futile pour qu'il s'y intéresse ? Je crois plus sage de laisser Dieu décider, même si, pour ma part, j'avancerais que tout est important à ses yeux, et que rien n'est trop futile pour lui.

Je n'ai donc pas de raison de penser qu'il existe un endroit au monde, une activité humaine qui échappe à l'intérêt de Dieu, pas même une partie de hockey. Mais je tiens à être encore plus spécifique et à préciser la forme que prend l'aide que Dieu peut apporter au Canadien.

Imaginons tout d'abord qu'il intervienne directement. Dans une conception fataliste, tout ce qui arriverait au Canadien, le bien comme le mal, dépendrait de la volonté de Dieu. Croire à une telle intervention directe de Dieu dans tous les aspects de la vie du Canadien me forcerait à le remercier quand un joueur se blesse ou quand un joueur du Canadien en blesse un autre. Je devrais considérer ces faits – objectivement, ils sont de mauvaises choses – comme la volonté de Dieu de punir un mauvais

comportement – par exemple un joueur qui a mal joué ou qui a manqué d’engagement – ou de rééquilibrer une rencontre lorsqu’une équipe est trop forte, ou de faire de la place pour un remplaçant ou pour un jeune joueur. Je sais que les voies du Seigneur sont parfois impénétrables, mais une telle manière d’agir se révélerait, à mes yeux, vraiment trop étrange.

Toujours dans la perspective de son intervention directe, je ne peux pas non plus croire que Dieu pourrait dévier un tir qui s’en irait directement dans une cage désertée. Quand un tel incident se produit, ma raison et ma foi me font plutôt éliminer toutes les causes surnaturelles – comme une intervention divine ou diabolique – et préférer une explication naturelle comme un défaut dans la glace. J’attribuerais un aléa moins évident, un tir sur le poteau par exemple, à la maladresse ou à la malchance.

Mais je ne conclus pas pour autant que Dieu ne joue aucun rôle dans la vie du Canadien. Je crois plutôt à la possibilité d’une intervention indirecte de Dieu, sur la glace comme en dehors de la patinoire. Je crois que Dieu intervient indirectement, par l’intermédiaire de celles et ceux qui font sa volonté. Georges Bernanos écrivait : « Dieu n’a d’autres mains que les nôtres. » En appliquant cette phrase au hockey, je dirais volontiers que Dieu n’a d’autres mains que celles des joueurs pour manier la rondelle ou pour l’arrêter. Il n’a d’autre cerveau que celui de l’entraîneur pour imaginer des schémas tactiques. Il n’a d’autre voix que celle des partisans pour soutenir une équipe.

Je crois que Dieu aide les joueurs qui reconnaissent avoir besoin de son aide. Et j’ai été renforcé dans ma conviction en entendant le témoignage de Daniel Bouchard, un ancien gardien des Nordiques de Québec, qui s’est converti au christianisme et dont le surnom était « la main de Dieu ». En 1982, il déclarait au soir d’une victoire, en sortant de la glace encore tout couvert de sueur : « Je rends gloire à Dieu parce qu’il a fait des arrêts pour moi. Je me sentais seulement comme un outil pour lui. J’avais assez prié. Des fois ça ne rentre pas²⁵ ! » Le fait qu’il affirme « Dieu a fait des arrêts pour moi » pourrait faire penser que Bouchard croyait que Dieu était intervenu directement devant le filet. Mais le gardien de but ajoutait une précision, qui faisait toute la différence : « Je me sentais seulement comme un outil pour lui. » Tout devient clair. Ce n’était pas Dieu qui

25. Desrosiers, Philippe et Stéphane Thibault, *Les francs-tireurs*. Émission 286, Télé-Québec, février 2009.

bloquait la rondelle, mais bien Daniel Bouchard. Comme Dieu n'a pas de mains, il avait besoin de la main d'un homme pour arrêter les tirs. Ce soir-là, la main de Dieu était la main gauche de Bouchard. Ce soir-là, Dieu utilisait la main de Bouchard comme un outil.

Dieu peut aider n'importe quelle équipe de hockey, même le Canadien. Mais il ne manipule pas lui-même la rondelle. Il agit indirectement, en inspirant les propriétaires et les directeurs généraux, les joueurs et les partisans. Ce n'est donc pas Dieu qui fait sautiller ou dévier la rondelle. Ce n'est pas lui qui la fait rouler pour l'une ou l'autre des équipes. Ce n'est pas Dieu qui agit, mais c'est lui qui peut inspirer le joueur qui manipule la rondelle, la personne qui a fabriqué le bâton ou la rondelle, celle qui a nettoyé la surface de la patinoire, toutes choses qui influencent la course de la rondelle.

Je peux maintenant revenir à la manière de Victoria et expliquer pourquoi cette manière est idolâtre. Il s'agit clairement, je le répète, de la deuxième forme d'idolâtrie, puisque Victoria rend un faux culte au vrai Dieu. Il me semble cependant que demander l'aide du frère André pourrait relever de la première forme d'idolâtrie. Car si Victoria adore le frère André ou si c'est sur lui qu'elle compte, nul doute qu'elle adore un faux dieu. Mais peut-être qu'elle évite cette forme d'idolâtrie. Peut-être que Victoria sait que, sans Dieu, par lui-même, le frère André ne peut rien, que tout son pouvoir lui vient de Dieu. Peut-être qu'elle comprend que demander l'aide du frère André, c'est demander l'aide de Dieu. Je l'espère, même si le courriel de sa maman ne mentionne jamais Dieu mais seulement le frère André, à huit reprises. Le théologien protestant que je suis ne peut s'empêcher de penser qu'elle aurait avantage à demander de l'aide directement à Dieu. Ce serait le meilleur moyen d'éviter tout risque de la première forme d'idolâtrie, même si cela ne préviendrait pas automatiquement les risques de la seconde.

Mais la manière de Victoria appartient manifestement à cette seconde forme d'idolâtrie. Victoria a tort, car elle croit qu'une intervention directe est obligatoire ou automatique à condition d'avoir la foi nécessaire – « elle est du genre à obtenir rapidement des faveurs du côté du Paradis » –, d'accomplir les bons gestes – Victoria « avait distribué des médailles et autres statuettes du frère à tous ses camarades » –, ou de dire les bonnes prières – la maman suggère à sa fille de « demander l'aide du frère André ».

Même si Victoria adore le vrai Dieu – et je reste dubitatif – sa manière demeure idolâtre parce qu'elle lui rend un faux culte. L'intervention de Dieu ne peut jamais être automatique ni obligatoire. Elle reste toujours le résultat d'une décision qu'il prend librement. Aucun acte de piété, aussi profond qu'il soit, ne peut changer le cours d'une rencontre ou d'une saison. Victoria aurait avantage à prier pour que les joueurs acceptent de devenir les outils de Dieu.

Un poisson dans le logo

Je conclurai ce chapitre avec une courte méditation, qui ressemble à un jeu d'enfant : « Qui aidera Olivier à trouver le poisson bleu dans le logo du Canadien ? » Prenez quelques secondes pour regarder le logo et tenter de trouver le poisson. Il est là, je vous assure. Il nage quelque part au cœur du dessin. Pour qu'il devienne visible, il suffit d'effacer la grande lettre C, de supprimer les deux petits carrés bleus et de compléter la ligne bleue intérieure. Le voyez-vous maintenant ? Une fois que vous l'avez perçu, il crève les yeux.

Chacun sait ce que le symbole du poisson signifie. On le voit souvent à l'arrière des voitures. Sans aucun doute, c'est un symbole chrétien. C'est même l'un des tout premiers, un symbole utilisé bien avant celui de la croix, un symbole que l'on retrouve déjà dans les catacombes. Le poisson était et reste un symbole chrétien parce que son nom en grec – *ichthus* – est l'acronyme d'une confession de foi. Épelé *I-C-T-U-S*, il évoquait les initiales des cinq mots grecs Jésus-Christ, fils de Dieu sauveur.

Dans les premiers siècles de notre ère, le poisson – le mot et l'image – servait aux chrétiens de code, un code secret parce que les chrétiens étaient persécutés. Ils avaient besoin de pouvoir se reconnaître entre eux sans que leurs ennemis les identifient. Le symbole du poisson tomba petit à petit en désuétude, pour être supplanté par la croix, en particulier lorsque le christianisme devint la religion de l'Empire romain et que les chrétiens n'eurent plus à se cacher. Ce symbole disparut presque entièrement, jusqu'à ce qu'il soit revivifié par les chrétiens évangéliques au début du xx^e siècle. Ils en firent le signe de leur foi.

Mais que dire du poisson dans le logo du Canadien ? Représenterait-il une confession de foi subliminale ? Serait-il une discrète preuve du christianisme du club ? Bien sûr que non ! Mais écrire cela ne suffit pas. Il faut

se rappeler la théologie de la double inspiration. Peu importe que le poisson dans le logo soit accidentel, peu importe qu'il n'ait aucune signification chrétienne délibérée. Je vois ce poisson dans le logo. Et pour moi, il prend une valeur théologique, une valeur chrétienne. Pour moi qui le remarque, il a le statut d'une confession de foi chrétienne. Et pour vous aussi maintenant, je l'espère. Maintenant, vous ne serez plus capable de regarder ce logo de la même manière. Chaque fois que vous le verrez, vous verrez aussi le poisson bleu et vous vous souviendrez que Jésus est le Christ, le fils de Dieu, le Sauveur. Ce qui me semble être une bonne manière de mettre un peu de foi, non pas de religion, dans le Canadien. Permettez que je l'appelle immodestement la manière d'Olivier...